

Idéalement, ce qui est intéressant pour moi en venant ici aujourd'hui, ce n'est pas de parler, mais de profiter de l'opportunité de nous rencontrer ici, dans cet espace et de discuter avec tout le monde. Hier, une personne qui fête son anniversaire aujourd'hui m'a rappelé que cela fait huit ans aujourd'hui que Nestor est décédé, je me souviens de l'endroit et de la rencontre (*inaudible*). Et je pensais qu'ici il y a une opportunité, pas nécessairement de faire une exposition, nous avons déjà eu trois expositions assez intéressantes et longues ; mais de discuter un peu sur ces expériences. Ici il y a énormément de gens qui transitent dans différents espaces et nous pourrions profiter de cette opportunité pour discuter de ce qu'ont laissé en suspens la conversation avec Sonia et Marie. Non pas pour leur poser des questions sur elles, mais plutôt pour échanger un peu plus. Moi, au départ, et pour introduire certaines de ces choses, je pensais à la résistance. À l'importance de la résistance en mouvement comme lors d'une psychothérapie institutionnelle, depuis Tosquelles, qui considérait l'homme comme l'être de la guerre civile permanente ; et à l'importance de lieux comme Saint Alban et tant d'autres dans la tentative que les fous ne soient pas morts. De là, l'importance de la sous-jacence, du parcours que nous avons fait, que nous sommes en train de faire, les traces ; pour essayer de penser, comme disait Deligny, les tentatives que nous essayons chacun de faire... ces tentatives sont la recherche de conditions pour que quelque chose puisse exister, et dans ce cas, je pensais récemment à ce que disait Marie concernant le commun, que Deligny, comme Oury, comme Tosquelles, insistent... la question de ne pas diriger l'attention sur eux, sur les autres, sur les patients ; mais plutôt sur ce qui résonne en nous. S'il se produit une interruption du circuit, cela se produit en nous, pas en eux. À partir de là voyons si nous pouvons discuter un petit peu (*inaudible*).

María Martha Boccanera: Avez-vous terminé? (*rires*)

Javier Macías: oui (*rires*)

Luciana Zeballos: Nous ne l'inviterons plus.

María Martha: c'est la dernière fois (*rires*).

Ricardo Pon: Bon, je vais prendre le relais du dialogue. Je pensais au mot émouvoir. Je pense que ce sera la question du premier jour. S'émouvoir c'est être ému ensemble. Et je pensais également, je ne sais plus où, que l'émotion est impersonnelle, on pense toujours que l'émotion est personnelle, également. Et je pensais qu'il y a un problème lorsque l'on offre quelque chose pour émouvoir, ou

plutôt produire un effet sur l'autre, émouvoir l'autre, et je pensais qu'il y a un aspect..., dont je pense qu'Alfredo d'une certaine manière l'a soulevé... il y a un problème, nous ne pouvons pas être ému à partir d'un je, c'est ridicule. Comment montrer quelque chose ?, produire un effet, ou se laisser prendre par quelque chose aussi, l'effet que produisent les patients sur nous. Une psychanalyse se fait à deux, d'une certaine manière l'analyste change autant que l'analysé. L'analysé change autant que l'analyste. Il y a un effet. Il y a un mouvement. Si cela ne se produisait pas, il me semble que l'analyse ne serait pas bonne. Ceci est l'histoire de toute la communauté analytique, l'histoire freudienne de (*inaudible*) cela ne marche pas si, si l'un d'entre eux n'a pas bougé, non ? il y a un mouvement.

Javier Macías: L'autre jour j'écoutais un enregistrement dans lequel Oury parlait de la différence entre l'empathie et la sympathie. Il se demandait « à quoi cela ressemblerait dans une relation ? » et il disait que l'empathie c'est être avec l'autre dans une espèce de confusion affective, et que la sympathie dans sa proximité c'est être proche mais respecter l'opacité. Et je me questionnais également sur la folie de vouloir soigner les malades sans vouloir soigner l'hôpital, comme certains d'entre eux disaient. De quelle manière pouvons-nous partir de là, des sensations qui nous arrivent dans ces lieux où nous habitons aussi ? Marie disait : nous nous occupons d'eux le jour, et cela me faisait penser à nouveau, en la différence avec les hôpitaux, ces expériences d'être enfermés 24h sur 24. Comment faire là-bas ? Nous sommes enfermés, ou plutôt, nous allons tous les jours dans un lieu où d'autres sont envoyés.